



I DÉAMBULATION

marche et rêve

Professeur de sociologie et d'anthropologie à l'Université de Strasbourg, David Le Breton propose, avec *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, une roborative réflexion sur la randonnée. Apologie de la *wilderness* et de la reconquête d'une intériorité menacée par la frénésie contemporaine, l'ouvrage est un salutaire acte de résistance.

Comment s'insère votre récent livre sur la marche¹ dans votre champ de recherche principal, l'anthropologie du corps ?

Il s'agit plus d'une ballade anthropologique, un chemin de traverse dans mon travail universitaire, que d'une anthropologie de la marche au sens strict. Les références que je cite sont des écrivains et des poètes : Rimbaud, Stevenson, Rilke, Thoreau... Le livre est autant un éloge des chemins et de la lenteur qu'une apologie de la lecture. Pour moi, ce sont deux activités proches : on est dans une intériorité similaire, dans le même échange avec l'univers et des interlocuteurs invisibles. En marchant, l'esprit se promène sans cesse, s'ouvrant au monde. Il n'est pas surprenant – et c'est l'idée d'André Leroi-Gourhan² – que l'homme soit né avec ses pieds, que le redressement de "l'animal humain" ait permis, en libérant les mains, le développement du cerveau.

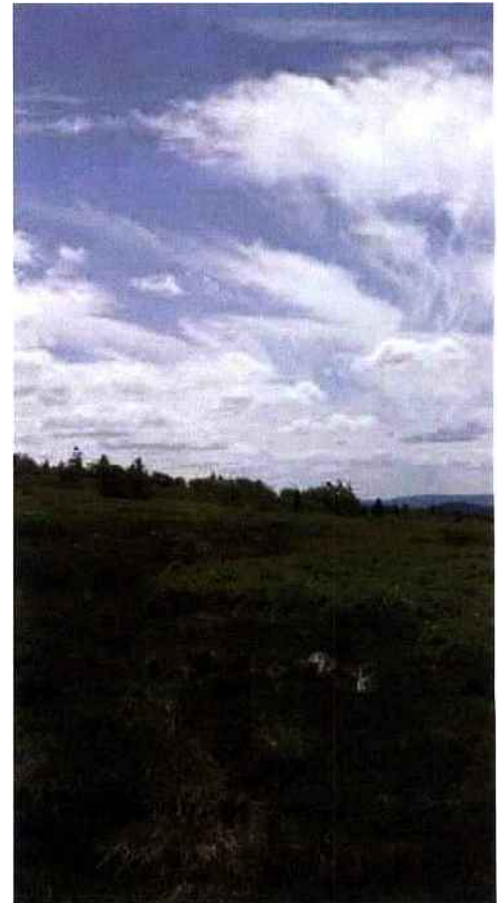
Aujourd'hui, les chemins de randonnée, dans les Vosges et ailleurs, sont très courus. À quoi tient ce phénomène de massification de la pratique de la randonnée ?

En très peu de temps, dans les sociétés occidentales tout du moins, nous sommes passés d'une "marche

contrainte" à une "marche plaisir". Dans les années 1970, par exemple, les chemins de Compostelle étaient vides alors qu'on se rendait à son travail à pied. Peu à peu, les voies ont été asphaltées, l'usage de l'automobile s'est généralisé, les paysans ont disparu les uns après les autres et la marche est devenue de plus en plus anachronique dans des villages métamorphosés en banlieues dortsirs des grandes villes.

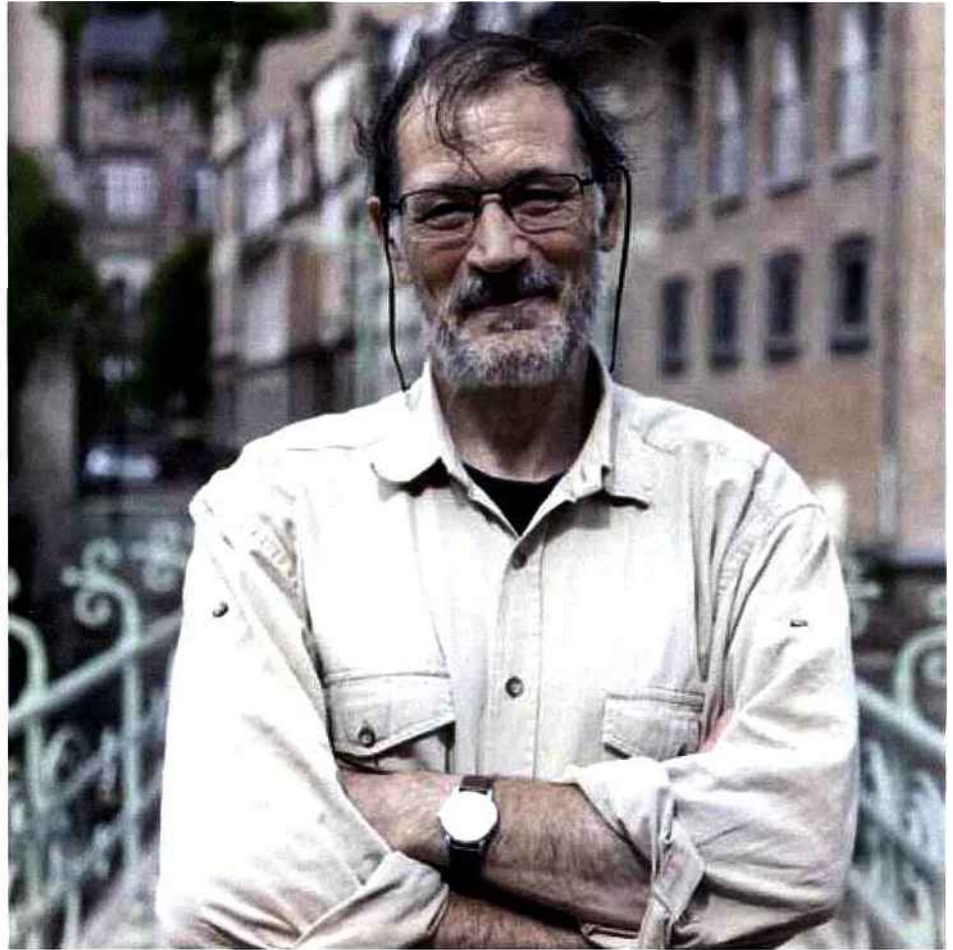
Au XIX^e siècle, ceux qui parcourent les chemins font même peur : une des plus belles incarnations en est le personnage de Michel Galabru dans *Le Juge et l'assassin* de Bertrand Tavernier, un chemineau et un meurtrier...

À l'époque, les gens sans feu ni lieu qui vont d'un endroit à l'autre, parcourant les campagnes, font effectivement peur. Mais les jeunes errants traversant le pays et les sans domicile fixe arpentant le pavé des villes sont les incarnations contemporaines de cette crainte collective. Ce n'est donc pas uniquement dans le tiers-monde que le déplacement à pied est lié à la contrainte. Même si la longue marche des migrants et les pays où ne pas avoir de voiture est considéré comme un signe de pauvreté peuvent apparaître comme des modalités de contrainte plus spectaculaires.



Pour vous, la marche est-elle uniquement un loisir ?

Elle est avant tout un moyen d'appréhender un territoire par le corps. Dans *Le Tour de la France par deux enfants*, un manuel pédagogique à succès des années 1870, deux orphelins parcourent le pays à pied. Ce périple, même s'il est ultra cocardier, est un prétexte pour apprendre la géographie, l'histoire, les sciences... La marche est aussi un moyen de mieux connaître un espace, de l'intégrer dans son corps. Il s'agit également d'un lieu de rencontre avec l'autre. La politesse des marcheurs qui se croisent, se saluent, se sourient, échangent des informations, est un bel exemple de civilité dans un monde qui en est parfois bien dépourvu. Nous voilà dans un univers à hauteur d'homme où tous sont égaux, où personne n'a envie de donner une leçon à l'autre.



Une promenade ressemble aussi parfois à une parenthèse enchantée dans une existence trépidante...

La marche est une échappée belle, une manière de reprendre son souffle, d'explorer son intériorité, un moyen privilégié de retrouver sa compagne, ses enfants ou ses amis, un lieu éminent pour penser et relativiser les choses.

Enfin, n'est-ce pas un acte de résistance face à l'étouffante modernité ?

En effet. La marche c'est la lenteur, la convivialité, l'amitié, la contemplation dans un monde où la vitesse, la fulgurance, le rendement et l'efficacité ont été érigés en dogmes. La marche c'est également la conversation... qui n'a rien à voir avec la communication ! Elle permet de prendre son temps et de

ne plus laisser le temps nous prendre, en retrouvant une liberté merveilleuse pendant quelques heures, rares dans la vie courante, de disponibilité absolue.

Ce que vous dites est vrai pour une promenade en forêt : est-ce aussi approprié en ville ? Êtes-vous un marcheur urbain ?

Je ne fais guère de différence entre les deux : en forêt, on est *de facto* dans la solitude, tandis qu'en ville il s'agit de créer sa propre solitude. Marcher est le meilleur moyen d'appréhender la topographie d'une cité. Vous savez, je préfère les visages aux monuments... Je suis un flâneur au sens de Baudelaire, de Poe ou de Benjamin. Dans tous les cas, marcher ressemble à une jubilation sensorielle, tout à l'inverse de la voiture qui est le lieu de l'asepsie : on y est "protégés" des odeurs, le

monde est vu à travers le pare-brise – un avatar de l'écran de télévision ou d'ordinateur –, les sons sont amortis, le goût n'a pas lieu d'être et le toucher est neutralisé par la position des mains sur le volant. En marchant, on retrouve la proximité avec les éléments. Immergés dans un cosmos qui le dépasse, le marcheur touche la beauté du doigt et peut partager une sensorialité heureuse du monde. ■

¹ Avant *Marcher, Eloge des chemins et de la lenteur*, il avait écrit *Eloge de la marche* (Métailie, 2000)

² Ethnologue et archéologue spécialiste de la préhistoire

Par Hervé Levy
Photos de Stéphane Lous
pour Poly



David Le Breton

Marcher
Eloge
des chemins
et de la lenteur

► David Le Breton, *Marcher (Eloge des chemins et de la lenteur)*, Métailie (9 €)
www.editions-metailie.com